

Un vers de trop

La faillite de mon père, suivie de sa collision frontale contre un platane au terme de la ligne droite qui aboutissait à notre faubourg, a signé le début de notre dégringolade. Contrainte d'abandonner notre villa aux huissiers, ma mère m'a emmené à la cité des Ablettes. Elle nous a installés au sommet d'une tour de quinze étages en commentant d'une voix éteinte : « C'est sympa de s'élever un peu, on se croirait dans un nid d'aigle, tu ne trouves pas ? » Des aigles, je n'en ai pas vus planer beaucoup entre les avions qui décollaient et atterraient à deux longueurs d'ailes de nos fenêtres.

« Il faut s'adapter, tu vas vite créer des liens ... » me répétait ma génitrice tout en entassant nos affaires dans les placards de notre nouveau logis. Je n'aurais pas demandé mieux que de suivre la consigne, mais diagnostiqué haut potentiel dans mon école précédente, fan de poésie et de théâtre classique, je savais d'expérience qu'il n'y avait pas beaucoup de complices de mes passions parmi les spécimens aux prises avec les affres de la puberté. Toutefois, stoïquement, je suis descendu dans la cour. Affublé d'un pantalon à pinces, d'un polo à losanges bleus sur fond rouge et de mes chaussures en cuir de vachette, je ne craignais pas de me faire racketter. Sole immergée parmi les piranhas, je m'attendais plutôt à me faire déchiqueter en moins de trois bouchées.

En quelques secondes, un clan m'a encerclé. Le meneur, vêtu d'un jean mal coupé qui lui tombait aux genoux et d'un T-shirt agrémenté de chaînes dorées, s'est avancé de deux pas. Je me suis raidi, prêt à encaisser, mais plutôt que de m'écraser ses phalanges bien compactées dans la figure, le gars les a déployées en éventail et me les a brandies sous le nez en mitraillant comme il aurait craché des noyaux de cerises.

Mais r'garde-toi, face de rat, t'es pas dans l'*game*,
Comment tu t'sapes, pauv'tache, vas-y tu m'peines,
Tu t'arraches ou tu t' caches dans ton HLM !

Il a conclu son laïus par un geste ample, ses doigts frôlant mon visage. Occupé à contrôler les clignements automatiques de mes paupières, j'ai tenté une réplique pour l'apaiser.

Évitons les œdèmes... me jette pas l'anathème,
Laisse-moi m'intégrer à ton écosystème,
Le métaboliser et m'y assimiler.
Suis mon élocution, je suis caméléon,
Dans ton art d'la diction, j'atteindrai l'panthéon.

Je me suis arrêté, le souffle court, fier de la richesse de mes alexandrins. En face de moi, les gars médusés me dévisageaient comme ils auraient observé un alien exécuter un numéro de claquettes. Enfin, le chef de bande s'est ressaisi pour laisser tomber.

Qu'est-ç'tu m'jactes, M'sieur Bergerac ?
C'est pas du slam, *man*, c'est d'la contrefaçon
Remballe tes rimes dans ta valise en faux Vuitton,
T'es trop *fake*, tronche de cake, tu te mets la tehon

Il a marqué une pause pour me jauger encore une fois avant d'ajouter.

Sérieux, t'es piteux ! Tire ta gueule de relou
Avant que j'te la relooke à grands coups de genoux

Je me suis hâté d'obtempérer et ai regagné notre perchoir où ma mère avait lancé une traque au cafard. Prétextant une migraine, je me suis reclus dans ma chambre. Dépourvu de méthode Assimil, j'ai passé les heures suivantes à regarder les clips des rappers des cités. Au départ obscur, le langage m'est vite devenu familier. Le verlan n'a plus eu de secret pour moi, les anglicismes se sont transformés en automatismes. Baudelaire, avec son *spleen*, m'avait ouvert la voie. Je me suis exercé à scander devant ma glace en me balançant au rythme des syllabes. Au terme de cet entraînement intensif, je m'exprimais presque sans accent. Il était temps de redescendre dans la rue.

À peine avais-je mis les pieds dehors que le groupe approchait. Leur leader arborait cette fois un blouson en tissu synthétique léger orné de l'écusson *street bandits*. Il m'a interpellé de loin alors que les autres m'encerclaient.

J'y crois pas, qui r'voilà, le macaque contrattaque !
J't'ai pourtant avisé de pas te repointer,
Maintenant tu t'débines ou j'te ruine ta bobine,
Vermine.

Sans hésiter, je me suis engagé dans la *battle*.

Change de ritournelle, t'as quoi dans la cervelle,
Pauv' taré arrête de me tracer, d'me traquer, chuis comme toi, détraqué
Derrière mon air bonasse, tu vois pas le *badass*
Moi aussi la flicasse, j'la caillasse, j'la fracasse
Dans les techio j'la passe, avant d'tirer la chasse !

Les derniers mots, accompagnés de postillons très illustratifs de mon propos ont arrosé le bitume dans le no man's land qui séparait mes semelles de celles de mes adversaires. Je me suis essuyé les lèvres et ai attendu la riposte en essayant de contrôler les tremblements de mes jambes. Le chef de bande s'est balancé de gauche à droite, a rajusté son blouson puis il a tranché :

T'es pas une chiffé, ça j'kiffe,
Mais au-delà des *lyrics*, y me faut d'la pratique,
J'me contente pas d'fictif, va t'frotter à l'électif

Le défi, je l'ai relevé. S'il suffisait de tagger *fuck les keufs* sur les murs de la mairie pour m'intégrer, je pouvais relever le gant. Le lendemain soir, armé d'une bombe de peinture rouge, un foulard attaché sur le nez, je m'acquittais de ma tâche. Au moment où je tirais la barre du dernier f, j'ai entendu les sirènes approcher. Pas question de laisser mon empreinte ternie d'une faute d'orthographe. J'ai agité ma bombe, commencé la boucle du s. C'est là que tout a dérapé.

Faisant suite à la déposition du délinquant, le rapport de police est circonstancié.

Les agents Baudet et Mollard, de faction le soir des faits, ont arrêté à vingt-trois heures quarante-deux un individu occupé à tagger les murs de la mairie. Ce dernier achevait de calligraphier une formule très injurieuse à l'égard de nos services. Le prévenu, un jeune homme à l'apparence irréprochable, s'est montré docile et collaborant au moment de son interpellation. Conduit au poste, il a relaté les faits dans un langage choisi, en expliquant son geste comme une sorte de rituel de passage, un acte de transgression dicté par la pression de ses pairs. Plus que les dégâts commis, il déplorait le manque de finesse de son énoncé et s'en excusait sincèrement. Sur le point de signer ses aveux, il s'est agité à l'arrivée d'un

chef de bande bien connu des forces de l'ordre, qu'une patrouille ramenait, menottes aux poings, au commissariat pour menaces et insultes. Le taggeur a alors radicalement changé d'attitude et a adressé des propos outrageants à l'agent en charge de son interrogatoire. Je les retranscris tels que je les ai entendus, en prenant la liberté de les ponctuer au plus près de l'intonation de leur auteur :

T'as la crosse ? Moi j'ai le *flow* !
Tu te crois le boss parce que tu m'as pé-cho.
Bah, *fuck* les keufs !
Sur ma *life*, j'te nique ta race,
Quand mes potes sortent leur *knife*, toi tu t'casses !

Il faut préciser ici que mon subordonné a récemment dû intervenir sur une rixe à l'arme blanche. Son coéquipier, le dénommé Gaudiche, y a essuyé un coup de couteau à l'abdomen. Baudet avait alors réagi avec professionnalisme en appelant les renforts avant d'accompagner l'évacuation du blessé. Celui-ci se trouve encore hospitalisé dans un état critique. En raison de ce contexte particulier, notre agent a reçu ces phrases comme une provocation personnelle et n'a pas fait preuve du sang-froid attendu dans l'exercice de ses fonctions. Il s'est emparé du revolver de service désigné par le prévenu lui-même au cours de sa tirade. C'est là que tout a dérapé.

Le compte-rendu médical retranscrit les événements avec une froideur toute clinique.

Le patient, conduit aux urgences par deux policiers en uniforme, avait été la cible d'une série de coups en plein visage (fracture du nez et des orbites, contusions multiples) administrées par la crosse d'une arme à feu. Le gardien de la paix à l'origine de ces violences avait appréhendé sa victime quelques heures auparavant pour déprédations d'un bien public. Selon les dires du blessé lui-même, il aurait surréagi à un exercice versifié de style moderne.

Lors de l'admission, le pronostic vital du sujet n'était pas engagé et sa prise en charge relevait des bases de la traumatologie. Un traitement antalgique a été administré par voie orale puis le patient conduit en radiologie pour les examens d'usage. Dans l'intervalle, le médecin assistant en charge du cas est allé se restaurer. En salle d'attente, le patient a soudainement présenté les symptômes d'un choc anaphylactique de grade IV. L'équipe infirmière, occupée à la contention d'un alcoolique en crise de délirium trémens, n'a pas immédiatement remarqué la détresse respiratoire.

Le rapport se concluait par le constat suivant : « C'est là que tout a dérapé. »

La maman du rappeur en herbe contient un sanglot. En s'essuyant les yeux, elle raconte comment elle a été appelée par l'hôpital. Son fils s'y trouvait, le nez fracassé par la crosse d'une arme à laquelle il faisait allusion dans une innocente improvisation à caractère poétique. Le temps qu'elle arrive, son garçon, victime d'une réaction allergique majeure, était décédé, la laissant seule, après la disparition subite de son mari quelques semaines auparavant.

C'est alors que le dénommé Baudet, auteur de l'agression, est arrivé aux urgences à la fin de son service. Il souhaitait prendre des nouvelles du blessé, lui présenter ses plus plates

excuses et s'expliquer de son geste. Jamais à ce jour, il n'avait commis une telle bavure. Ignorant tout du drame, il s'est adressé à la mère statufiée devant le box où reposait son fils.

Elle marque une pause, hoche la tête. Les poings serrés, elle raconte comment le flic s'est répandu sur un traumatisme récent auquel ont fait écho les fanfaronnades de son garçon. En guise de conclusion, il a sorti l'arme à sa ceinture, en a désigné la crosse d'un air confus, comme si la dureté du métal justifiait à elle seule la gravité des blessures infligées. La maman l'a saisi, cet objet de malheur, a relevé la sécurité et pointé le pistolet sur la poitrine de l'agresseur. Elle ferme les paupières, porte ses mains à son visage et murmure en réprimant un sanglot.

- Monsieur le Juge, c'est là que tout a dérapé...

L'entrefilet dans le journal ne dépasse pas quelques lignes.

Une cité s'embrase suite au décès d'un adolescent

La nuit dernière, les affrontements entre habitants de la cité des Ablettes et forces de l'ordre ont repris. Au bilan actuel, on déplore le décès d'un jeune garçon ainsi que celui d'un policier, tombé sous les balles de la mère du défunt. Interrogé sur les origines du drame, un des protagonistes nous livre ces propos laconiques :

*« Ta révolte, t'as qu'le beat pour l'ébruiter
Un des nôtres a voulu la rapper
C'est là que tout a dérapé... »*